

Espace paysager et espace construit dans l'iconographie syro-mésopotamienne

Béatrice Muller

▶ **To cite this version:**

Béatrice Muller. Espace paysager et espace construit dans l'iconographie syro-mésopotamienne. Topoi Orient Occident. Supplément, 2013, Villes et campagnes aux rives de la Méditerranée ancienne. Hommages à Georges Tate, 12, pp. 371-380. hal-03049028

HAL Id: hal-03049028
https://hal.parisnanterre.fr/hal-03049028

Submitted on 9 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ESPACE PAYSAGER ET ESPACE CONSTRUIT DANS L'ICONOGRAPHIE SYRO-MÉSOPOTAMIENNE

Georges me pardonnera, j'espère, de lui offrir en hommage, plutôt qu'un véritable article de recherche, quelques lignes qui ont la teneur d'une conférence assez générale[1], mais qui tentent de suivre l'orientation qu'il avait donnée à l'UMR dont il posait, avec Michel Terrasse et Jean Margueron, les premières bases en 1996 et qui se fondit en 1998 dans l'association créée avec Dominique Beyer à Strasbourg, avant la scission imposée par nos autorités de tutelle en 2001, puis la progressive dissolution à partir de 2008 qui nous éloigna définitivement, fin 2010, de Saint-Quentin-en-Yvelines et du « Centre » de Georges, qui lui tenait tant à cœur.

Cette orientation, « villes et campagnes », nous savions bien que c'était le mariage (difficile) entre, du côté rural, la situation géographico-historique du Massif Calcaire à l'époque romaine et byzantine et, du côté urbain, l'archéologie du bassin syro-mésopotamien préclassique. À défaut de pouvoir rendre compte des relations entre les deux entités à la fois antithétiques et complémentaires que sont la ville et la campagne – la seconde ne paraissant pas, pour les Anciens de la Mésopotamie préclassique, conceptualisée de façon aussi nette que *edin*, la steppe, ou *kur*, la montagne –, dans quelle mesure les images sont-elles à même de rendre compte d'une réalité urbaine et d'une réalité rurale ? Si, au même titre que dans l'iconographie médiévale, « dans la représentation d'un lieu, une tour figure un château, une maison une ville, un arbre une forêt »[2], toute représentation végétale, toute évocation architecturale seraient susceptibles d'être prises en considération. En effet, le paysage pour lui-même, genre pictural considéré comme tel à partir de l'époque hellénistique, n'existe guère dans les arts du Pays des deux Fleuves ou de l'Égypte pharaonique.

---

1. C'est pourquoi la bibliographie, très abondante, a été réduite au minimum, en vue de documenter surtout l'illustration.

2. Pastoureau 2004, p. 22.

Il s'agira donc, en examinant les combinaisons de quelques « signes » élémentaires, évocateurs de la nature d'un côté – eau, montagne, arbres, buissons, fleurs, animaux sauvages et domestiques – et de la civilisation urbaine de l'autre – constructions monumentales difficiles à définir par elles-mêmes (palais, temples), maisons, villes fortifiées –, mis en relation, lorsqu'il y a lieu, avec des motifs relevant d'une connotation thématique nettement marquée (militaire, religieuse…), de voir la valeur relative accordée par les images à ces deux notions et leurs éventuelles interactions. Le propos se voudra diachronique et utilisera tous types de supports, étant donné que, sur le sujet, c'est la glyptique qui prédomine au III^e^ millénaire et le bas-relief à l'époque néo-assyrienne.

Naissance et place des motifs dans l'iconographie archaïque : ville ou campagne

Aux époques préhistoriques dites de Halaf et d'Obeid (du milieu du VII^e^ au milieu du V^e^ millénaire), les images sur cachets circulaires valorisent surtout les animaux, en particulier le fauve et le capriné, évoquant la steppe sauvage et ses animaux prédateurs [3].

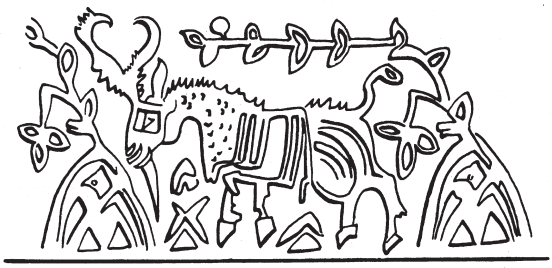


Fig. 1a – Capriné broutant un végétal se dressant sur une éminence. Suse, époque proto-élamite, fin du IV^e^ millénaire (Amiet 1980, n° 508).

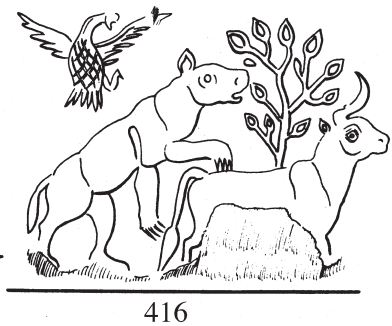


Fig. 1b – Fauve attaquant un bovin devant une plante. Époque d'Uruk récente, 3100-2900 (Amiet 1980, n° 416).

Peut-on dire que c'est dès l'époque dite de Suse I (4500-4000) qu'apparaît la figuration du paysage, lorsque s'établit une relation spatiale cohérente entre les éléments, et dans la mesure où s'ajoute aux animaux la double ligne ondulée signifiant le fleuve ou le canal [4], ou les végétaux (*Fig. 1*), que les chèvres évoluent au milieu d'eux ou les broutent, ce qui donnera l'image héraldique, bien connue, des caprinés de part et d'autre de l'arbre de vie ? Dès l'abord, celui-ci se dresse sur

3. Amiet 1980, n° 110, 112, 144.

4. Amiet 1980, n° 109 ; Uruk : Amiet 1980, pl. 13 bis G.

une sorte de monticule à écailles (*Fig. 1a*) qui restera, jusqu'à la fin de la civilisation mésopotamienne, le symbole de la montagne[5]. S'y associe éventuellement, mais aussi à des végétaux ordinaires, le signe de l'eau[6]. L'introduction de la figure humaine conduit alors à de véritables scènes d'action en milieu naturel, centrées sur la chasse (*Fig. 2*), et la relation spatiale entre les éléments animaliers et végétaux[7], placés sur une ligne de sol implicite en bordure de la démarcation ondulée, affirme déjà, avec une remarquable économie de moyens, la structuration d'un cadre significatif.

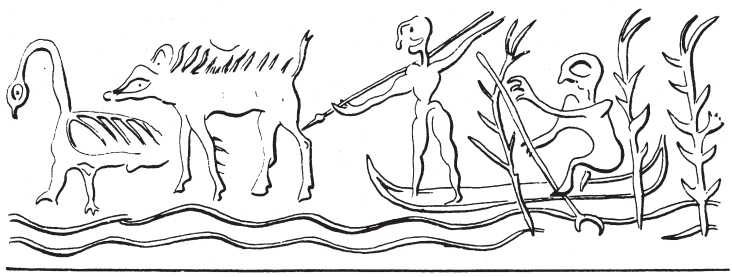


Fig. 2 – Scène de chasse au sanglier et à l'autruche, vraisemblablement dans les marais du Sud mésopotamien. Sceau-cylindre, époque d'Uruk récente, 3100-2900 (Amiet 1980, n° 609).

S'agit-il pour autant de « campagne », c'est-à-dire d'un véritable paysage rural, qui se définit à la fois par rapport à l'univers construit de la ville – qui naît précisément en cette fin du IV^e^ millénaire – et par rapport au monde sauvage de la steppe et de la montagne, lieux respectivement des tribus nomades et des bêtes sauvages, et des populations barbares et des monstres[8] ? Les cours d'eau schématiques sont-ils des rivières ou des canaux ? Les chèvres sont-elles sauvages ou font-elles partie de troupeaux ?

On ne peut le dire que lorsqu'un bâtiment atteste avec certitude que le territoire représenté a subi de façon durable l'empreinte de l'homme. À Uruk, celui-ci peut n'être que totalement allusif, puisqu'il s'agit des fameuses hampes à banderole, symbole du temple d'Inanna, dans lequel s'amoncellent des offrandes

5. Cf. par exemple Amiet 1980, n° 497.

6. Amiet 1980, n° 390, 625 : Tell Agrab, temple de Shara ; n° 415 : Khafadjé. Époque d'Uruk finale.

7. Cf. Amiet 1980, n° 415.

8. Steppe et montagne désignent d'ailleurs aussi le monde des morts cf. Brüschweiler 1983, p. 188.

de toutes sortes[9] ou devant lequel le « roi-prêtre » nourrit les troupeaux sacrés de la déesse[10]. Heureusement, à Tell Agrab ou à Tell Billa à la même époque proto-ubaine, le bâtiment, quoique très schématiquement focalisé sur la porte, est plus explicite[11] (*Fig. 3*). Mais là surgit une autre question : s'agit-il de temples



Fig. 3 – Porteurs d'offrandes à pied et en barque convergeant vers un temple. Sceau-cylindre, Tell Billa, époque d'Uruk finale, 2900-2750 (Collon 1987, n° 800).

champêtres, du moment qu'ils sont jouxtés de moutons, de chèvres, de cerfs ou même d'autruches, au bord d'un cours d'eau ou au milieu des marais du Sud, ou bien la ville leur ménage-t-elle des sortes de jardins qui servaient en même temps de réserves aux offrandes sacrificielles[12] ? Les images de bergeries d'Uruk (*Fig. 4*) ne suffisent pas à donner une réponse, même si celles-ci sont surmontées de la hampe, bouclée cette fois, toujours attribuée à la même Inanna. Pour qui connaît la haute valorisation de la ville, dans la réalité comme dans l'imaginaire mésopotamiens, les figurations de « campagne » ne seraient-elles pas presque toujours celles de propriétés du temple ou du palais, donc forcément liées directement à la ville qui en assurait la gestion administrative attestée par les sceaux-cylindres ?

En effet, processions ou apport d'offrandes vers le même type de construction, mais sans la présence de végétaux ou d'animaux, se trouvent également à la

9. Vase d'Uruk, cf. entre autres Parrot 1960, fig. 87-90.

10. Amiet 1980, n° 636-638.

11. Amiet 1980, n° 388-390, 625-628 ; provenance inconnue : n° 1611.

12. Dans la version ninivite de *l'Épopée de Gilgamesh*, (Gilg. 1 : 20 et 11) sont mentionnés, parmi les 10 800 arpents qui constituent l'aire de la ville, 3600 arpents de cité, 3600 arpents de vergers – $kiri_6$ – et le terrain du temple d'Ishtar. Mais il faut remarquer que cette mention à de vastes terrains plantés *intra-muros* est un ajout tardif (I^{er} millénaire), qui ne préjuge donc pas de l'aspect de la ville à l'époque de sa fondation à la fin du IV^{e} millénaire. Je dois cette information à la thèse, malheureusement inédite, de M.-F. Besnier (*Les Jardins du Proche-Orient ancien, Mésopotamie, fin III^{e}-milieu I^{er} millénaire*, p. 86-87), soutenue à l'EHESS en 2003.

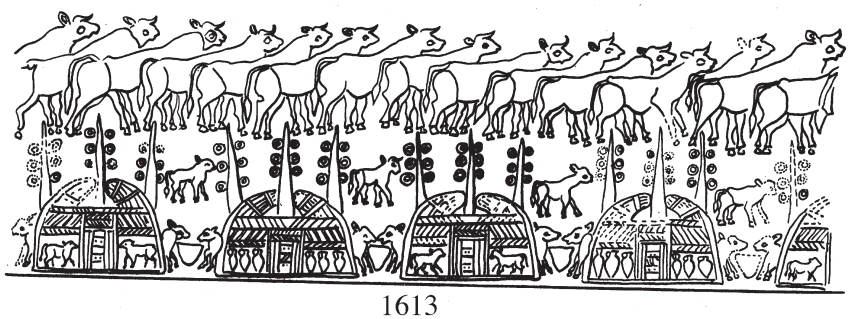


Fig. 4 – Bergeries considérées comme consacrées à la déesse Inanna, du fait de la présence des mâts à boucles qui les surmontent. Sceau-cylindre, époque d'Uruk finale, 2900-2750 (Amiet 1980, n° 1613).

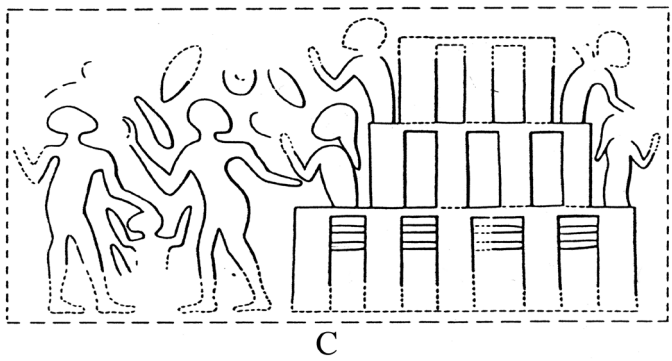


Fig. 5 – Ville à triple ligne de fortification (?) dont les assiégés lancent des balles de fronde. Empreinte de sceau-cylindre sur bulle sphérique, Choga Mish, époque d'Uruk récente, 3100-2900 (Amiet 1980, n° 1668).

même époque et parallèlement aux images que nous venons de mentionner[13] : le temple est-il alors décontextualisé, ou situé en ville, ou isolé ? Il en va de même des greniers de la glyptique archaïque de Suse[14], que sont en train de remplir par le haut des personnages grimpant sur une échelle : ce qui compte, ce n'est pas l'aspect documentaire ou narratif dont seraient friands les historiens, c'est l'expression d'une réalité, qui existe ou que l'on appelle de ses vœux.

Quant à la ville elle-même, elle est condensée dans l'image de ses enceintes et, cette fois, dans un contexte particulier, celui de la guerre de siège, extraite de tout cadre géographique[15] (*Fig. 5*).

13. Amiet 1980, n° 203-A et –B.

14. Amiet 1980, n° 267, 268, *ca* 3500-3000.

15. Amiet 1980, n° 659, 1668. Cf. Margueron 1986 et Amiet 1987.

Scènes circonstanciées des bas-reliefs néo-assyriens : ville et campagne

Même encore dans l'art classique, le paysage sert avant tout de référence topographique ou historique à des scènes narratives : c'est bien à cela que répond la fameuse stèle de Naram-Sin [16], réputée être l'un des plus anciens paysages. Mais là encore, il ne fait que servir la valorisation guerrière du souverain, en campagne (militaire) victorieuse contre les montagnards Lullubi : le mont escarpé et les arbres sont là comme support documentaire à une action précise – support qui manque encore à la stèle des Vautours, par exemple. Le paysage ne valait-il la peine d'être montré que lorsqu'il était montueux [17] ? Oui dans la mesure où la montagne est un symbole, celui de l'obstacle à surmonter, celui, comme on l'a dit au début, des forces barbares et obscures à vaincre. Le cours d'eau, lui aussi, devient symbole : sur la scène Sacrificielle du palais de Mari [18] la berge foulée par le pied royal est celle d'un canal – ou d'un réseau de canaux –, symbole à la fois de la fertilité qu'il apporte et du pouvoir fort que suppose un tel réseau en moyens, en main d'œuvre à réquisitionner…

C'est dans les palais de Sargon II (722-707) à Dur Sharrukin et de Sennachérib (704-681) à Ninive que se développe une iconographie paysagère dont il n'y a pas lieu de discuter ici le degré de réalisme – certains chercheurs allant jusqu'à affirmer que les sculpteurs suivaient vraisemblablement les armées, tant ils considèrent qu'est remarquable la vérité pittoresque de leurs bas-reliefs. Mais c'est encore dans les contextes guerriers que se déploient vignes et vergers, parcourus par l'infanterie assyrienne [19], que se dressent des pentes escarpées, plantées de figuiers, de grenadiers et de conifères [20], gravies fièrement par la cavalerie, ou que sont dressés les camps, en bordure de cours d'eau toujours poissonneux [21]. Que le chemin soit long ou pentu, le paysage – dont le type de plantations atteste souvent le caractère domestiqué – sert à valoriser l'action, la performance des soldats assyriens.

Mais l'action militaire, l'attaque – et la défaite des ennemis – ne se détaille qu'une fois approchée la ville, conventionnellement représentée (mais pas toujours) ceinte dans ses murailles. C'est alors qu'apparaît ce qui est recherché ici, le rapport entre la ville et la campagne. L'image la plus suggestive est celle que présente la ville identifiée avec le plus de probabilité comme étant Madaktu,

16. Cf. par exemple Parrot 1960, fig. 213.

17. Villard 1997.

18. Parrot 1958, fig. 22 et 26.

19. Barnett *et al*. 1998, fig.446-a.

20. Barnett *et al*. 1998, fig. 153-a.

21. Barnett *et al*. 1998, fig. 190-a.

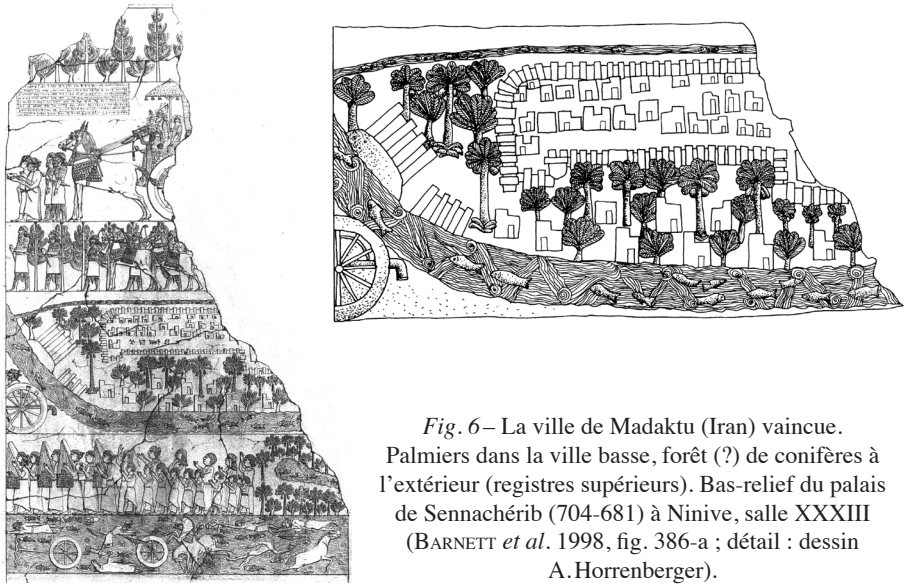


Fig. 6 – La ville de Madaktu (Iran) vaincue. Palmiers dans la ville basse, forêt (?) de conifères à l'extérieur (registres supérieurs). Bas-relief du palais de Sennachérib (704-681) à Ninive, salle XXXIII (Barnett *et al*. 1998, fig. 386-a ; détail : dessin A. Horrenberger).

puisque le relief, situé dans le palais Sud-Ouest de Ninive, fait partie du cycle des campagnes de Sennachérib en Élam (*Fig. 6*). Il s'agit d'un véritable paysage urbain, d'une sorte de vue cavalière utilisant le procédé bien connu du rabattement pour la figuration du petit côté de l'enceinte ainsi que des postes défensifs avancés. Se trouve bien marquée la différenciation du tissu urbain entre la partie *intra-muros* et la partie plantée d'arbres, le *kirûm*, zone de jardins située en bordure du fleuve Ulaï (ou d'un canal proche). Au-delà du bras d'eau situé à l'arrière-plan, et de défilés de l'armée sur deux registres (parmi lesquels le char royal), conifères et grenadiers (?) signifient les espaces de cultures, parmi lesquels les imagiers assyriens privilégient les arbres au détriment des champs de céréales : ceux-ci, symbolisés par les épis du vase d'Uruk, n'étaient sans doute pas jugés très pittoresques deux millénaires et demi plus tard, les souverains se vantant plutôt d'acclimater des variétés de tamaris ou de genévriers, de fruitiers ou de conifères, plus exotiques.

Parfois, palmiers ou autres arbres sont abattus à la hache par les soldats assyriens (*Fig. 7*) : c'est alors par l'acte brutal de leur anéantissement que s'expriment les richesses horticoles des ennemis de l'empire. Les arbres poussent à l'extérieur des remparts (*Fig. 8*), entre les maisons des quartiers périphériques [22]. Ces richesses de la campagne sont diverses et incluent, autant que les cultures, la pêche et la chasse [23] : ces dernières, d'ailleurs, se déroulaient-elles dans une nature sauvage, ou plutôt dans les parcs royaux si l'on en croit certains aménagements

22. Barnett *et al*. 1998, fig. 239-a.

23. Cf. Barnett *et al*. 1998, fig. 489-a et 490.

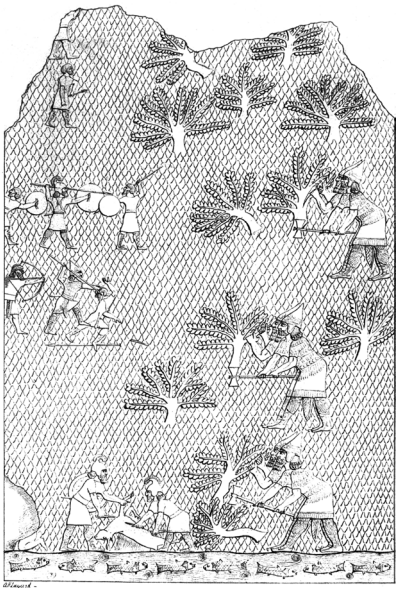


Fig. 7 – Verger dans la montagne, dont les arbres sont abattus par les soldats assyriens. Bas-relief du palais de Sennachérib à Ninive, salle XLV (Barnett *et al*. 1998, fig. 489-a).

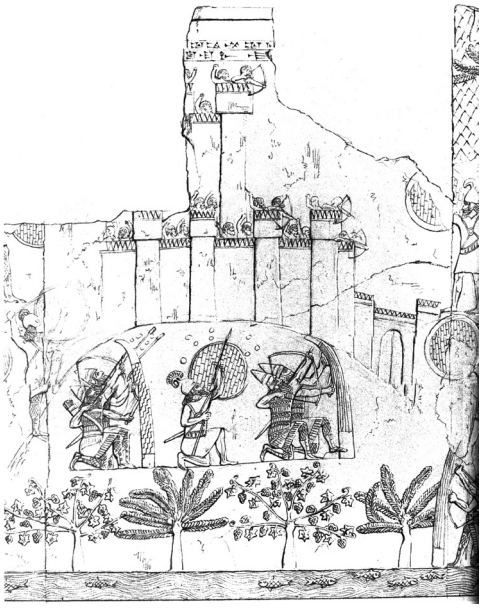


Fig. 8 – Vignes et grenadiers au bord d'un cours d'eau situé au pied d'une colline sur laquelle est perchée une ville assiégée (Alammu), à double enceinte. Bas-relief du palais de Sennachérib à Ninive, salle XIV (Barnett *et al*. 1998, fig. 240-a).

comme des pavillons de plaisance ou des autels perchés sur des collines artificielles [24] ? L'exploitation de la nature se pratique à des échelles très diverses, des carrières d'albâtre gypseux aux forêts de conifères [25], pour les matériaux de construction. Et c'est implicitement, allusivement, que celle-ci est encore décrite – et toujours dans l'optique de la soumission des pays conquis – rien que par les défilés de tributaires conduisant bêtes de trait et portant ballots chargés de produits régionaux [26].

Conclusion

D'après les sources iconographiques de la glyptique pré-urbaine, c'est alors la nature hostile aux hommes qui domine, peuplée par les animaux féroces

24. Dur Sharrukin, salle 7, cf. Albenda 1986, pl. 85-90.

25. Cf. Barnett *et al*. 1998, fig.153 et 150.

26. Aussi bien sur les bas-reliefs de Khorsabad ou de Ninive que sur le décor en bronze plaqué sur les porte de Balawat, cf. King 1915, pl. XXXVII à XXXIX, par exemple.

prédateurs de la chèvre plus ou moins sauvage. La chasse, attestée dès le Néolithique (Çatal Hüyuk), devient un thème lié à l'iconographie héroïque ou royale qui perdurera jusqu'à l'époque néo-assyrienne. À l'époque proto-urbaine, les greniers, les images d'épis, les bergeries – même si celles d'Uruk sont plutôt symboliques – révélatrices des aspirations humaines vers les biens nourriciers, montrent implicitement l'intégration de la campagne, dispensatrice de ressources, à la ville, présente indépendamment sous la forme du temple, près duquel la steppe peut apparaître comme apprivoisée sous la forme d'autruches[27].

L'époque néo-assyrienne dilate la « campagne » à l'échelle de l'empire : on ne voit plus de bergeries, mais le bétail amené par les tributaires. Et la campagne elle-même en quelque sorte s'urbanise, lorsque l'on vient y chercher du bois de construction ou, plus encore, lorsque les colosses gardiens de portes des palais sont sculptés sur le lieu même qui a donné leur matière première : mouvement centripète de la campagne vers la ville ou, plus précisément, vers la capitale de l'empire.

Béatrice Muller
CNRS, Nanterre

Bibliographie

Albenda P. 1986, *The Palace of Sargon, King of Assyria. Monumental Wall Reliefs at Dur-Sharrukin, from Original Drawings Made at the Time of Their Discovery in 1843-1844 by Botta and Flandin*, ERC, Synthèse n° 22, Paris.

Amiet P. 1980, *La glyptique mésopotamienne archaïque*, Paris.

Amiet P. 1987, « Temple sur terrasse ou forteresse ? », *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* 81, p. 99-104.

Barnett R.D., Bleibtreu E. et Turner G. 1998, *Sculptures from the Southwest Palace of Sennacherib at Nineveh*, vol. I (Text), vol. II (Plates), Londres.

Brüschweiler F. 1983, « La ville dans les textes littéraires sumériens », *in* F. Brüschweiler, Y. Christe, R. Martin-Achard (éds), *La Ville dans le Proche-Orient ancien* (Actes du Colloque de Cartigny 1979), Cahiers du C.E.P.O.A., Louvain, p. 181-198.

Collon D. 1987, *First Impressions. Cylinder Seals in the Ancient Near East*, Londres.

King L.W. 1915, *Bronze Reliefs from the Gates of Shalmaneser King of Assyria B. C., 860-825*, Londres.

Margueron J. 1986, « Monument figuré et architecture réelle : première approche en vue d'une analyse comparative », *in* L. de Meyer, H. Gasche, Fr. Vallat (éds), *Fragmenta Historiae Elamicae*, Mélanges offerts à M.J. Stève, Paris, p. 9-16.

Parrot A. 1958, *Mission archéologique de Mari. Vol. II : Le Palais, t. 2 : Peintures murales*, BAH 69, Paris.

Parrot A.1960 (rééd. 2007), *Sumer*, Coll. L'Univers des Formes, Paris.

27. Cf. Amiet 1980, n° 1611 par exemple.

PASTOUREAU M. 2004, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, La librairie du XXIe siècle, Paris.

VILLARD P. 1997, « La représentation des paysages de montagne à l'époque néo-assyrienne », *in* A. SÉRANDOUR (éd.), *Des Sumériens aux Romains d'Orient. La perception géographique du monde*, Antiquités sémitiques II, Paris, p. 41-58.